

L'école nouvelle des Terreaux (Neuchâtel, 1929-1939)

Si de nombreuses expériences relatives à l'école nouvelle ont su captiver nos contemporains, il en est d'autres qui, pour des raisons peu compréhensibles, n'attirent pas, ou attirent peu, l'attention du public ou des spécialistes. Il n'est pas superflu de tirer de l'ombre ces expériences, d'y réfléchir et d'en tirer le cas échéant des conclusions quant à notre position de pédagogues. Et il est dans un tel cas révélateur de confronter l'étoffe dont sont faits les protagonistes les plus importants de telles expériences à celle dont nous sommes ou pensons être faits.

De 1929 à 1939 a existé à Neuchâtel l'une de ces expériences qui méritent réflexion. Pendant dix ans fonctionne dans cette ville une école primaire qui s'inspire des idées de l'école nouvelle. C'est à l'école des Terreaux, toujours bien connue un demi-siècle plus tard, que sont situées les classes nouvelles et il faut d'emblée noter que l'expérience a lieu au sein de l'enseignement public, ce qui lui confère une première caractéristique importante et originale (1). Quand une tentative de ce genre s'adresse à une population limitée et sélectionnée, quel que soit le critère de cette sélection, on sait bien qu'elle ne tire pas à conséquence; qu'on se félicite de son existence ou qu'on la déplore, elle ne concerne qu'un nombre très limité d'enfants, nombre qui ne risque guère de grossir. Mais lorsque l'expérience est menée dans le circuit "officiel", avec l'aval des responsables de l'Instruction publique, une généralisation semble moins impensable; certains, même, la croient possible. Cette expérience revêt alors tout de suite une importance cruciale.

Les principaux artisans de l'école des Terreaux, école que d'aucuns baptisèrent promptement "l'école des ânes", sont Marguerite Bosserdet, "la maîtresse", et William Perret, "le maître" (le curriculum vitae de chacun d'entre eux est donné ci-dessous). Et l'on ne saurait oublier de citer également ici Elsa Cart, qui connut Marguerite Bosserdet dans le début des années 10 à l'Université de Neuchâtel et qui devint Elsa Perret en 1923.

(1) Une autre expérience de pédagogie active se déroule dans le canton de Neuchâtel, à La Chaux-de-Fonds cette fois-ci, de 1921 à 1930; elle a également lieu au sein de l'école publique et c'est la mort prématurée de son principal animateur, Maurice Gremaud (1898-1930), qui y met fin. Je remercie Samuel Roller qui m'apporte cette information.

En octobre 1986, j'ai eu la chance de faire la connaissance de William Perret (quelques jours plus tard, le 25 novembre, il fêtait ses 90 ans). Il m'a de suite parlé avec chaleur, et bientôt avec passion, de l'école des Terreaux, vibrant à ses souvenirs et comprenant mal l'oubli dans lequel est relégué ce temps. Il m'a fait part de ses expériences antérieures de maître primaire, à Bôle notamment, et de ses déconvenues à propos de l'usage des notes scolaires. Il m'a expliqué comment les parents qui avaient confié leurs jeunes enfants à Mademoiselle Bosserdet afin que celle-ci leur dispense une "éducation nouvelle" s'adressent, vers la fin des années 20, au Département de l'Instruction Publique en vue de prolonger l'expérience. Après un si bon début, pourquoi ces enfants ne pourraient-ils pas poursuivre et achever leur école primaire auprès d'un maître expérimenté qui s'inspirerait des mêmes principes pédagogiques que Mademoiselle Bosserdet ?

Ainsi s'amorce l'histoire de l'école primaire nouvelle des Terreaux dont le lecteur trouvera le détail au sein des divers textes que j'ai voulu réunir dans la présente brochure, textes qu'il serait superflu de paraphraser dans cette introduction. Mais l'on me permettra de préciser en quelques lignes ce qui a finalement déclenché ma décision de faire naître cette brochure.

Captivé par la présentation que me fit William Perret de l'école des Terreaux, je lui demandais s'il me serait possible d'entrer en contact avec ceux de ses anciens élèves qu'il n'avait pas perdus de vue. Les contacts entre le maître et ses élèves étant généralement évanescents dès que prend fin le temps de l'école, je n'envisageais guère plus, par cette question, que de discuter avec un ou deux des écoliers de Marguerite Bosserdet et de William Perret... On fixa une date et, le 20 novembre 1986, à l'initiative du Séminaire des sciences de l'éducation de l'Université, quinze "anciens élèves" étaient là; et William Perret tint à excuser les absences de nombreux autres, retenus ailleurs ce soir-là ou habitant trop loin de Neuchâtel pour n'y venir que le temps d'une réunion. "Le maître", un demi-siècle plus tard, avait en réalité gardé la trace de près de quatre-vingt de ses anciens écoliers des Terreaux...

C'est ce fait qui est à mon avis le plus démonstratif. Lors de cette séance, William Perret et ses "anciens" élèves, tous ou presque retraités, nous apportèrent certes bien d'autres informations précieuses; ils nous expliquèrent comment ils travaillaient dans leur école et quels étaient les problèmes qu'ils rencontraient parfois lorsqu'ils la quittaient, ils nous dirent comment ils s'entraidaient dans le travail, ils parlèrent des centres d'intérêt de "la maîtresse", ils rappelèrent combien l'accent était aux Terreaux mis sur l'art sous toutes ses formes, ils confirmèrent que l'évaluation se passait de notes, etc. Mais ce que j'observai surtout lors de cette séance, et qui me persuada qu'il fallait cinquante ans plus tard réattirer l'attention sur l'école nouvelle des Terreaux, ce fut l'intensité d'une relation et sa qualité.

Qu'une relation entre deux enfants, nouée à l'école, traverse les décennies est déjà suffisamment rare pour qu'à juste titre l'on signale son existence. Que cette relation concerne de nombreux élèves

et non plus simplement une paire ou un trio d'amis, chacun reconnaîtra que c'est encore plus rare. Qu'entre tant de personnes elle résiste aux éloignements et déménagements que les hasards de l'existence ne nous ménagent pas, cela devient exceptionnel. Qu'enfin cette relation unisse les élèves à leur maître, que ceux-là et celui-ci se revoient régulièrement, qu'ils soient toujours autant intéressés, un demi-siècle plus tard, à évoquer ensemble leur "école des ânes", voilà qui tient du prodige.

C'est ce prodige que je tiens à souligner. La clôture de la réunion se fit au restaurant. Nous fûmes là une vingtaine de personnes... dont une quinzaine se retrouvaient pour la énième fois. Au début du repas, "le maître" fit un tour de table et s'adressa à tous ses élèves en aparté. S'inquiétant de chacun, en somme il "faisait le point", individu après individu, par rapport à la précédente entrevue; inscrites dans une habitude (je veux dire par là une habitude psychologique, sinon matérielle), ces conversations duelles, ces "où en sommes-nous tous les deux ?", suscitèrent en moi une comparaison à propos d'autres contextes post-scolaires : faut-il dire que ceux-ci m'apparurent vite inconsistants...?

Décidément se vivait là quelque chose d'exceptionnel. Et d'autant plus exceptionnel que ceux qui le vivaient semblaient le trouver tout naturel; un peu comme s'ils le vivaient depuis un demi-siècle. Le repas prit fin. Il était tard et il pleuvait. Le maître serra les mains des hommes - des écoliers - et embrassa les dames - les écolières. Probablement comme il le faisait, déjà, cinquante cinq ans plus tôt. Et qu'on ne s'y trompe pas : si l'émotion fut intense, elle le fut sans doute plus chez les observateurs que chez les acteurs. Les contextes viables, les cadres de vie aimables, ce sont nous qui, jour après jour, les construisons et les vivons; ou ne les construisons pas. William Perret nous annonça avec joie qu'il allait avoir le plaisir de jouer du violon pour ses amis à l'occasion de son anniversaire. Puis il prit sa voiture et rentra se coucher.

o o
o

Voilà, dira-t-on, une présentation peu universitaire pour une brochure qui émane d'une Université. Sans doute. Est-ce que les sciences humaines et sociales qui font mon ordinaire, ou dont je tente de faire mon ordinaire, n'auraient rien à dire de l'école nouvelle des Terreaux ? Si disertes d'habitude, seraient-elles tout à coup muettes ? Non, bien sûr; pour tout dire, je ne serais d'ailleurs pas autrement surpris qu'un jour une thèse soit publiée à propos de cette école nouvelle des Terreaux. Celle-ci ne deviendra probablement jamais aussi célèbre que les Kindergarten inspirées par les principes psychanalytiques, que les écoles de Hambourg et leur pédagogie "libertaire", que la classe de Freinet dans les Alpes Maritimes ou que ce Summerhill qu'animait A. Neill il y a encore bien peu de temps. Mais elle doit attirer l'attention du chercheur.

Il n'est toutefois pas certain que la compréhension affinée d'une réalité soit forcément d'un grand secours lorsqu'on cherche, sinon à la reproduire, du moins à clamer que certains de ses aspects sont

admirables et mériteraient d'être repris. Plus précisément, et c'est là une affirmation qui coûte toujours au "scientifique", rien n'indique qu'à nous rapprocher d'une situation par son analyse nous nous dotions des moyens nous permettant de nous en rapprocher dans notre comportement journalier.

- a) Il ne s'agit à vrai dire pas de demander que dans quelque école soit reconduite l'expérience des Terreaux. Du fait que bien des apports de cette expérience ont déjà été intégrés dans la vie scolaire "ordinaire", le désir d'une réplique pure et simple serait nostalgique plus qu'argumenté. Mais repenser quelques éléments pédagogiques pour l'ensemble de notre école à la lueur de ce qui se faisait aux Terreaux serait bénéfique. Ces éléments s'organisent à mon sens tous autour de la revendication véhémement et toujours redite de l'école active : l'école par/pour la vie. C'est notamment autour de ce thème qu'il me semble profitable de revoir surtout trois positions pédagogiques, à propos des centres d'intérêt d'abord (et même si le thème paraît éculé aux yeux de certains), ensuite à propos de l'éducation artistique, enfin au sujet des évaluations à l'aide de notes.
- b) Mais analyser très exactement ce qui a pu se faire aux Terreaux de 1929 à 1939 confronte aux personnalités de Marguerite Bosserdet, de William Perret et d'Elsa Perret-Cart. Une telle compréhension serait dans son détail sans nul doute passionnante; mais il est tout aussi certain qu'elle ne peut que ramener à cet éternel constat selon lequel les meilleures des méthodes n'engendrent jamais beaucoup plus que ce que permettent déjà sans elles leurs utilisateurs; si ces derniers doivent recevoir une formation méthodologique, c'est parce que celle-ci leur permet d'investir un maximum d'eux-mêmes dans leur relation aux élèves, non parce que cette formation recèlerait le pouvoir d'augmenter ce maximum.

Marguerite Bosserdet, ses élèves le rappellent à l'envi, organisait son travail autour des centres d'intérêt. Grâce à eux, elle a pu atteindre une sorte de "perfection pédagogique"; mais qu'on nous permette de dire que, sans eux, "la maîtresse" aurait sans doute été une pédagogue tout aussi admirable. La preuve en est que William Perret, qui de son côté n'éprouve pas le besoin de se réclamer d'une "méthode" précise, se définit surtout comme un maître à l'écoute de ses élèves. Or Marguerite Bosserdet était tout autant que lui à leur écoute. Par là, tous deux satisfont merveilleusement au principe psychanalytique à mes yeux le plus important en matière d'éducation. Mais c'est trop peu de dire qu'ils y satisfont; et il serait faux de dire qu'ils y obéissent. Ils le vivent. Mieux, on dirait qu'ils sont ainsi faits qu'ils ne peuvent pas faire autrement, au contact d'enfants, que de se vivre en vivant ce principe.

C'est qu'écouter l'enfance n'est ni facile, ni difficile. Si tel était le cas, on pourrait précisément former les maîtres à cette "attention pédagogique". Pour un enseignant donné, écouter l'enfant est soit possible, soit impossible. Et les aménagements vis-à-vis d'un tel état, s'ils existent, sont à inscrire dans le temps (c'est-à-dire qu'il est exclu, pour qui cette écoute est impossible, de la rendre possible à l'aide d'un "traitement pédagogique" de quelques mois...).

Que la psychanalyse soit maintenant capable de nous expliquer comment il se fait que certains maîtres soient dotés de cette capacité, qu'elle nous éclaire d'une manière lumineuse en mettant en évidence dans le passé archaïque de ceux-ci l'excellence vécue d'une première relation (c'est en étant, jeune, vécu et créé par l'autre que nous pourrons, plus âgé, vivre et créer l'autre), c'est bien sûr capital. Mais, à supposer que là soit le but de l'effort, cet éclairage est incapable de transformer nos maîtresses en autant de Marguerite Bosserdet et nos maîtres en autant de William Perret.

C'est dans le retentissement de nos structures psychologiques sur notre conduite éducative qu'il est dans un premier temps le plus simple de repérer leur influence. On dirait que William Perret le sent, lui qui si fréquemment brandit l'exemple de toutes les aberrations qui se cachent - plus ou moins bien d'ailleurs - derrière notre propension d'enseignants à noter nos élèves à tours de bras. Inutile d'insister, on va voir ce qu'il en pense. Si quelques enseignants, en lisant William Perret, en venaient à constater l'existence en eux de cette propension, nul doute que "le maître" serait satisfait.

Car l'année 1987 est à Neuchâtel bien choisie pour développer une pensée et une pratique renouvelées sur la question. D'abord parce que le "tronc commun" pour la première fois mis en place cette année au début de l'école secondaire constitue une excellente incitation à développer une réflexion. Ensuite parce qu'une telle évolution autorise tous les enseignants de l'école primaire à revoir le but de leurs notations maintenant que celles-ci sont étrangères à toute orientation-sélection définitive.

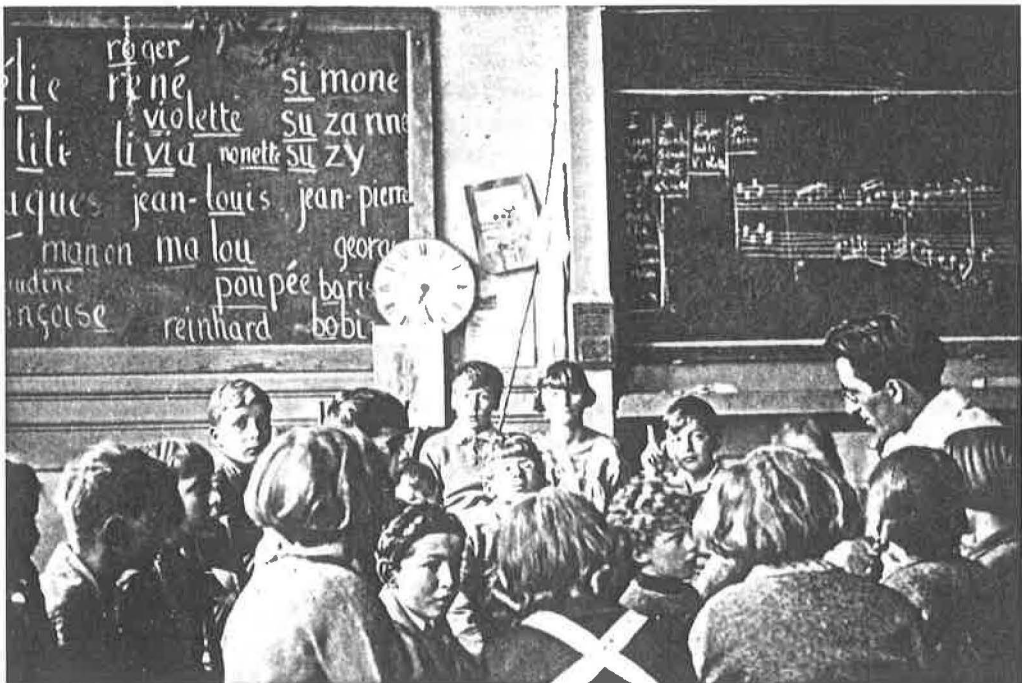
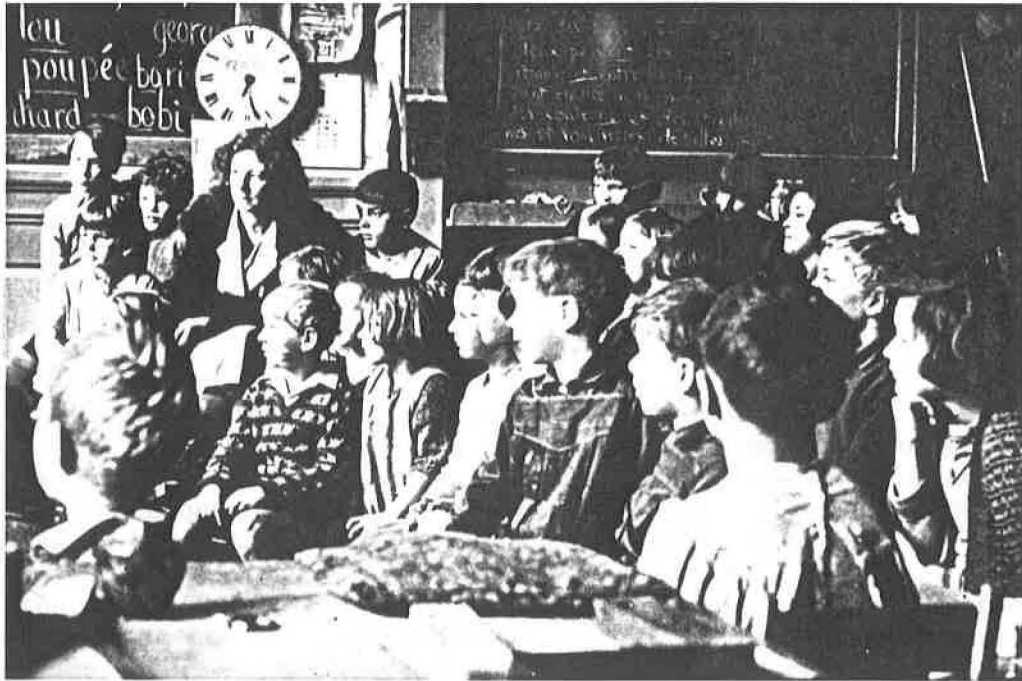
On comprend maintenant pourquoi existe ce regroupement de textes. Il est certes la conséquence des émotions mentionnées plus haut; mais il procède en même temps d'une intention simple, organisée par ces émotions - existe-t-il parfois des intentions qui ne soient pas organisées par nos émotions ? William Perret ne comprend pas pourquoi on inflige des notes aux élèves et demande leur suppression pure et simple, au moins au niveau de l'école primaire. Faut-il lui emboîter le pas ? Cela n'a à mon avis de sens que si l'on comprend en profondeur pourquoi existe notre propension à noter. Supprimer les notes tant que cette tendance n'est pas au moins un peu saisie par chaque enseignant qu'elle habite est inutile : un simple regard est parfois infiniment plus négateur de l'être qu'une mauvaise note; quant à l'absence de regard, elle l'est toujours plus. Et, inversement, quand cet incessant besoin de juger l'autre commence à être appréhendé par son possesseur, alors s'estompent peu à peu les aspects nocifs des notes; et il est bien vrai que, dans ce second cas, le maître perçoit de moins en moins l'utilité des notes...

Quelques étapes de la vie de Marguerite Bosserdet

- 1886 Naissance le 3 juin à Chez-le-Bart (Marguerite Bosserdet est française et passe sa jeunesse à l'Isle s/Doubs; son "certificat d'études primaires" est français)
- 1904 Brevets de connaissances pour l'enseignement dans les classes enfantines et primaires du Canton de Neuchâtel; certificat d'aptitudes à l'enseignement des travaux manuels (cartonnage)
- 1906 Marguerite Bosserdet quitte l'Ecole normale de Neuchâtel; son directeur, A. Perrochet, atteste de l'excellence de la normalienne. Elle est nommée institutrice à Gorgier, nomination ratifiée par le Conseil d'Etat ("institutrice de la 2ème classe mixte de l'école primaire de cette localité")
- 1908 Elle est nommée institutrice des deux classes enfantines inférieures du Collège des Sablons
- 1910 Marguerite Bosserdet a demandé un congé et effectue des études de Lettres à l'Université de Neuchâtel. Elle fait la connaissance d'Elsa Cart, qui deviendra la femme de William Perret
- 1914 Elle reçoit la trentième licence de lettres délivrée par l'Université de Neuchâtel...
Marguerite Bosserdet effectue un stage à l'Institut J.-J. Rousseau, à Genève, et fréquente la "Maison des petits" animée par Mlles Audemars et Lafendel
- 1918 Le DIP charge Marguerite Bosserdet de faire de sa classe une classe expérimentale
- 1921 Elle est institutrice de la classe mixte de 1ère année B de l'école primaire de Neuchâtel
- 1925 Marguerite Bosserdet adopte une nièce, qui restera avec elle jusqu'en 1948
- 1929-1952 Ecole nouvelle des Terreaux. Elle enseigne aux Sablons puis à l'école de la Maladière où elle est titulaire d'une classe d'application. Elle reçoit donc des stagiaires de l'école normale jusqu'à son départ à la retraite
- 1947 Conférence sur les "Centres d'intérêt" (cf. ci-dessous)
- 1952 Dès son départ à la retraite, elle crée à son domicile un jardin d'enfants
- 1966 S'intéressant depuis quelque temps à l'espéranto, elle reçoit cette année-là un certificat d'espéranto
- 1967 Elle meurt à Chexbres le 10 janvier lors d'un séjour de vacances chez une amie.

Quelques étapes de la vie de William Perret

- 1896 Naissance le 25 novembre à La Sagne
- 1912-1915 William Perret suit les cours de l'école normale de Neuchâtel
- 1917 Brevet d'aptitudes pédagogiques
Brevet d'enseignement de la musique vocale au degré secondaire
- 1917-1927 Instituteur à l'école primaire de Bôle
- 1923 William Perret épouse Elsa Cart le 17 novembre. Elsa est née le 6 août 1894 aux Ponts-de-Martel; elle est institutrice (elle a notamment enseigné six ans à Saint Aubin) mais doit quitter son travail du fait de son mariage... Elle devient jardinière d'enfants à domicile
- 1926 Brevet d'enseignement du dessin artistique au degré secondaire
- 1928-1929 Enseignement du français à l'Université américaine de Beyrouth
- 1929-1939 Enseignement primaire personnalisé, expérimental à l'école des Terreaux
William Perret suit les cours de l'Institut J.-J. Rousseau, à Genève (certificat de psychologie expérimentale en 1929)
Président du Centre d'Education Ouvrière de Neuchâtel (cours et conférences)
Organisation des conférences de Freinet, Claparède, Bovet, etc.
- 1940-1943 Retour à l'école traditionnelle
- 1943-1946 Enseignement en classe d'élèves retardés (fin de scolarité)
- 1945 Diplôme d'études pédagogiques
- 1946-1961 Organisation et direction de l'Office Cantonal des Mineurs à Neuchâtel
Cours de droit des mineurs aux élèves de la Pouponnière des Brenets
Enseignement du dessin artistique à l'école régionale de Grandchamp (Colombier) pendant dix ans
Conférence à l'Ecole des parents de Chambéry
Délégué suisse à Bruxelles au Congrès international des Tribunaux de mineurs
"Vulgarisation" des cours de Jean Piaget à un groupe d'instituteurs
- 1962-1970 Peu après son départ à la retraite, William Perret devient chroniqueur attitré du Journal L'Impartial. Le titre de la rubrique est "Eduquons-les, éduquons-nous". Il écrit plusieurs centaines d'articles
Remplacement d'un assistant social, "tuteur général" de Genève
Monitariat du Cours d'assistantes sociales à l'Ecole d'études sociales de Lausanne
- 1964 Certificat vaudois de Conseiller en Orientation professionnelle
- 1965 Conférence à l'Université de Genève sur "l'expérience" d'école active des Terreaux
- 1982 Jusqu'en 1982, consultations (privées et à domicile) d'orientation professionnelle
Fin des activités non officielles et publiques



Marguerite Bosserdet et William Perret au milieu de leurs élèves